

PER
V-35
CON TS

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS.

VOL. 1.

DE TOUT UN PEU

NO. 12

Les Veillées du Père Bonsens, se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la Campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur-propiétaire, N. AUBIN, N° 34, Rue St. Gabriel, Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant soit épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

Pour les Etats-Unis, 5 cents en Greenbacks.

La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.
Si quelqu'un dessert les dents.
C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bonhomme LA FONTAINE

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Des occupations multipliées et une maladie grave et longue, m'ont forcé l'an dernier d'interrompre, bien à regret, la publication de ces *Veillées* que le public avait pourtant accueillies avec une faveur inespérée.

Depuis ce temps ayant retrouvé la santé et quelques loisirs, puis un autre ordre de choses étant venu fournir à mes loquaces voisins des sujets nouveaux de conversation, j'ai cru le moment favorable pour reprendre le récit de ces simples entretiens où de bons campagnards expriment, dans leur langage naïf, leurs opinions ou leurs doutes sur les affaires publiques et sur leurs travaux personnels. Cette forme, si peu prétentieuse de polémique, et qui doit paraître par trop rustique à beaucoup de gens, a pourtant quelques attraits pour les lecteurs qui aiment à trouver la vérité sans néanmoins se casser la tête à cette recherche fatigante, de préférence au simple triomphe de l'esprit de parti et qui peuvent rire parfois avec des rieurs qui ne sont pas sans cesse du même côté. Elle a, dis-je, quelques attraits qu'on ne trouve pas

toujours dans les grands journaux qui ne peuvent ou ne veulent souvent, *mordicus*, regarder les choses qu'au point de vue qui flatte leurs amis ou leurs maîtres.

Le genre adopté dans cette publication met en scène des gens de tous les partis qui y débitent les raisons sur lesquelles s'appuient leurs sympathies, leurs opinions ou leurs actes. En cela du moins les *Veillées* forment un contraste assez frappant avec quelques uns des grands journaux qui non-seulement ne montrent qu'un côté des questions mais qui encore s'efforcent d'agir comme s'il n'y en avait pas d'autre.

Mes interlocuteurs continueront, je l'espère, à présenter comme par le passé leurs vues, quelque contraires qu'elles soient entr'elles, avec ce respect réciproque qui n'exclut pas la franchise mais qui ferme la porte aux personnalité offensantes. Je crois pouvoir dire d'avance du reste, que, tout en tenant compte du surcroît d'irritation que l'époque singulière d'un changement subit d'existence nationale peut faire naître parmi eux, au moment surtout où l'opinion individuelle doit prendre une forme décisive et compromettante, alors qu'il se faut

prononcer entre plusieurs candidats, l'esprit toujours conciliant et doux du Père Bonsens saura comme il l'a fait déjà, maintenir dans des bornes modérées ceux de ses voisins que la chaleur de la discussion pourrait entraîner trop loin. Un grand homme d'une autre époque, qui, bien que n'appartenant pas à la nationalité franco-canadienne, avait pu l'apprécier par une longue fréquentation, le longtems regretté feu Andrew Stuart disait il y a de cela quelque quarante ans, hélas ! que le peuple canadien était un peuple gentilhomme. Le père Bonsens et plusieurs de ses voisins sont de ce tems-là.

Septieme Entretien.

Où l'on renouvelle connaissance avec cette singulière Jacqueline et avec la plupart des amis de monsieur Bonsens;—Où Quénoche recommence ses naïvetés;—Où l'on retrouve M. Languille qui explique comment en sa qualité d'avocat il entend la politique;—Où le Père Bonsens décrit la fête de la confédération où il a vu des choses dont les organisateurs ne se doutaient pas;—Où un grand ministre rentre en scène, scandalise Quénoche et veut en montrer à son curé;—Où le Père Bonsens apprend à ses amis ce que c'est que l'ordre du Bain;—Où il a une terrible discussion avec le ministre sur le passé, sur le présent et sur l'avenir;—Où l'on trouve une curieuse lettre de Sa Majesté la reine à un bien-aimé sujet.

On se souvient peut être des entretiens précédents. Ils avaient lieu près d'un poêle autour duquel Jacqueline recevait, bien qu'en murmurant toujours un peu, les amis ou les simples connaissances de son frère. Ceux qui ont pu comprendre le caractère de cette brave et bonne personne savent que si les susdits amis eussent manqué une seule fois de venir, elle eût murmuré bien plus fort encore et déploré l'affreuse solitude où des ingrats la laissaient. Depuis lors le temps a marché et sans nul doute les langues de nos bons amis ont marché de même; mais comme les événements qui les agitaient sont devenus de l'histoire bien connue, le lecteur nous saura gré de laisser dans l'oubli les réflexions qu'ils ont pu suggérer à mesure qu'ils se déroulaient et de passer de suite à notre épo-

que dont l'importance sera dans l'avenir peut être autrement sérieuse que les crises à travers lesquelles nous avons déjà passé.

La scène se passe actuellement devant la porte de la maison de Monsieur Bonsens. Durant les belles soirées de l'été les voisins sortent les bancs, les chaises et les rangent autour d'un orme magnifique et sans doute doublement séculaire, qui durant le jour projette un frais ombrage et la nuit garantit de la rosée ceux qui s'abritent sous ses gracieux rameaux. Mademoiselle Jacqueline ne se plaint plus de la boue que répandaient sur son plancher luisant les pieds de ses visiteurs: mais par contre, elle gémit sur la poussière qui donne à ses meubles une teinte grise malgré le zèle avec lequel elle les frotte plusieurs fois par jour. Elle est toute seule assise sur une chaise bercante et ayant serré sa couture à l'approche de la nuit elle prend son tricotage qu'elle mène activement sans y regarder.

Jacqueline—(Parlant à elle-même, comme on sait qu'elle le fait quand elle n'a personne près d'elle). Notre vieux maître d'école, un bon vieux français de la vieille France avait bien raison de dire que tout passe, tout casse, tout lasse dans ce monde. Je m'en aperçois par moi-même. Que de choses que j'aimais bien jadis m'ennuient et m'agacent aujourd'hui! Que de gens dans mon jeune âge étaient fiers comme des sapins; blancs comme des lys; frais comme des champignons et qui sont aujourd'hui morts et enterrés; d'autres qui ne valent guère mieux, et ceux qui restent sont éparpillés par le monde ou désoufflés. Et quand je pense que c'est peut-être aussi le sort qui m'attend, ça me désole. Et pourtant j'ai tort de parler ainsi car mon pauvre frère, ce cher Bonsens, ne m'oublie pas et je suis bien toujours pour lui sa petite Jacqueline comme il m'appelait quand il avait quinze ans et que j'en avais moi.....ma foi je ne veux pas compter combien j'en avais alors, car je ne veux rien avoir à démêler avec un ennemi et l'âge c'est notre ennemi mortel, celui qui nous tue certainement tous si nous ne succombons pas auparavant sous les coups des maladies et des docteurs ignorants. Mais je m'amuse à bavarder ici toute seule et tranquillement comme si je n'étais pas inquiète à en

mourir, de mon pauvre frère qui a voulu absolument aller à Montréal pour voir par ses propres yeux si les gens y sont aussi contents de la confédération que les gazettes le disent. Voilà huit grands jours qu'il est parti et je ne sais qu'en penser. Il est vrai qu'il m'a fait donner de ses nouvelles tous les jours par des gens de notre endroit qu'il a rencontrés à la ville et qu'il m'a promis de revenir aujourd'hui. Il devrait être ici depuis au moins un quart d'heure.....Je vous demande à quoi il peut s'amuser pour le retarder ainsi ? Il sait pourtant combien je suis impatiente de savoir des nouvelles.....pas de cette confédération à laquelle je ne comprends goutte, mais de tant d'autres choses autrement intéressantes, des morts, des naissances des mariages, des modes, des magasins nouveaux, des coups de soleil, du choléra, du prix de la laine.....Mais voici le docteur Boudin; il m'apprendra peut-être quelque chose. Arrivez donc, arrivez donc docteur, tenez, asseyez-vous donc à la fraîche, voici le fauteuil qui vous tend les bras.....quoi de nouveau dans les environs. Y a-t-il bien de la maladie ?

Le docteur Boudin une pipe à la bouche—Ne m'en parlez pas mam'zelle Jacqueline. Ça va mal ! ça va mal ! et si cela continue je ne sais ce que l'on va devenir, c'est effrayant ! Le printemps se présentait pourtant assez bien. Tout le monde toussait, crachait que c'en était magnifique. Je voyais déjà une superbe récolte de bronchites, de laringites, de pulmonies et de toutes les maladies qu'engendrent ces affections ; aussi, sur ces belles apparences, je me suis livré à une foule de dépenses, que je n'aurais point faites sans cela. Mais le tems s'est mis tout-à-coup au beau ; l'été n'a pas amené de ces heureuses chaleurs accablantes qui m'ont tant rapporté dans les années ordinaires.....Je crois réellement qu'il n'y a pas quatre malades dans toute la paroisse.....

Jacqueline—Ah mon Dieu ! vous me tranquillisez. Vous m'aviez mise toute en nage et je croyais que le choléra ou les fièvres étaient aux quatre coins du pays. Vous me faites toujours des peurs..... Enfin, y a-t-il autre chose de nouveau ?

Boudin—Non, Jacqueline, il n'y a rien de nouveau. Bonsens n'est pas encore revenu de la ville, je suppose ?

Jacqueline—Pas encore, mais je l'attends ce soir. Lui serait-il arrivé quelque chose par hasard ?

Boudin—Pas que je sache. Je suis seulement entré pour vous mettre sur vos gardes.

Jacqueline—Ah ! mon Dieu ! que dites vous ? Quoi ? Qu'est-ce ? Est-il en danger ?

Boudin—Oni et non. Tenez, ma pauvre Jacqueline, vous savez que je suis votre ami depuis bien des années. Eh bien dans un tems comme celui où nous sommes il est bon de prendre garde et de tenir sa langue. Je ne puis pas vous dire tout ce que je sais ; mais, entre nous, vous savez que depuis que l'on a la confédération qui nous donne toutes les libertés qui nous manquaient auparavant, il faut faire attention à ce que l'on dit, dans quel parti l'on va se jeter, car ce sont les conservateurs qui vont avoir tout le pouvoir et, je vous dis cela entre nous pour que vous avertissiez mon ami Bonsens : ils se proposent de mener leurs ennemis tambour battant. Dites donc à votre frère qu'il fera bien de tenir sa langue, sans quoi il nous mécontentera nous autres et on ne sait pas à quoi cela pourrait mener. Avant la confédération nous n'aurions pas eu la liberté de persécuter nos ennemis ; mais à présent nous sommes maîtres chez nous et gare à.....

Jacqueline—Tenez, tenez docteur, vous ferez mieux de lui dire cela vous même. Il sait ce qu'il a à faire et quant à sa langue je ne pense pas que vous la lui fassiez mettre dans sa poche. Il a la tête dure sur cet article-là, et d'après ce que je lui ai entendu dire mille et mille fois, je ne crois pas qu'il ait peur de votre liberté. Il en a bien vu d'autres ! Vous savez bien en trente-sept quand vous étiez caché dans une vieille tonne de...

Boudin—Jacqueline, tais-toi. Ne me parle pas de ces affreux tems-là. Je rends grâce à Dieu tous les jours de ce que nous n'ayions pas réussi.

Jacqueline—Bon ! voici Quenoche et Jean Claude et Petrus, et Androche et François. Eh ! arrivez donc les voisins voilà deux heures que je suis seule, car je ne compte pas le gros docteur ; il ne fait que m'épouvaner. Dites-moi, avez-vous vu Bonsens ? Il m'avait promis de revenir aujourd'hui et voilà longtemps que je le guette, je ne l'aperçois pas encore. Ça me morfond. Il devrait bien pourtant

savoir combien je suis inquiète.....

Quenoche.—Tranquillisez vous, mamzelle Jacqueline, nous l'avons aperçu à la traverse d'en haut et c'est pour cela que nous sommes accourus ; nous avons hâte de savoir des nouvelles de la configuration.....

Petrus.—Confédération que tu veux dire. Ça ne te coûterait pas plus cher d'appeler la chose par son nom il me semble.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! C'est pourtant vrai. Où diantre ai-je été chercher ce mot-là ? Voyez-vous, cette machine-là me fait l'effet d'une si drôle de confiture que ce n'est pas surprenant que le mot m'en soit venu à la bouche.

Boudin.—Apprends, Quenoche, qu'à l'avenir je ne permettrai pas qu'on tienne un langage aussi peu respectueux sur l'œuvre magnifique de nos grands hommes, sur le beau Domaine du Canada.

Quenoche.—Domaine de qui ? domaine de quoi ? Domaine des *Signeux* je suppose. Allez-vous vous imaginer, docteur, que nous allons tranquillement laisser notre pays se changer en un domaine pour pacager une bande de paresseux. Vous avez qu'à voir !

Boudin.—Quenoche, mon ami je ne te reconnais plus. C'est ce Bonsens qui te tourne la tête.

Quenoche.—En tout cas ce ne sera jamais le bonsens qui vous tournera la votre.

Petrus.—Allons, allons, si vous commencez à vous échauffer comme ça à propos d'une affaire où nous ne connaissons rien qu'est-ce que vous ferez quand il faudra en venir aux élections.....

Jérémie.—Arrêtez-vous donc ; quand je vois d'anciens amis se chamailler et se confuser comme ça pour la politique, ça me fait une peine, mais une peine ! Monsieur Bonsens devrait bien arriver pour vous calmer et nous amuser un peu. Eh ! tiens, le voilà lui-même. Ah ! certes il est en belle compagnie ! Avec Monsieur Languille et le ministre de l'hiver passé. Allons, il se brasse quelque chose. Pourvu que ce ne soit pas encore une bordée de téniers, en corps et en armes. M'en ont-ils fait une peur ces irlandais d'américains. Et à mes vaches donc, même que j'ai été les cacher dans la savane avec ma provision de lard, où qu'elles se sont embourbées. Quelle misère

que cette guerre ; s'il faut que ça recommence je m'exile avec toute ma famille, Et dire que tout ce commerce-là c'est pour c'te mère Patrie que je ne connais pas. Nous en cause-t-elle du guignon c'te chère vieille. Mais faudra que ça finisse. A la fin on ne va pas se faire mourir sans savoir pourquoi. On n'est pas des alimaux.

Petrus.—Eh ! finis donc, Jérémie. Tu es toujours prêt à brailler pour rien. Attends donc les nouvelles avant de te pérorer comme ça. Eh ! bonjour, monsieur Bonsens je suis fier de vous voir ; toujours frais et dispos. Il ne s'en fait plus comme vous. Vous êtes le plus vieux et c'est vous qui portez tous les sacs de voyage de vos compagnons. Donnez-moi donc ça que je vous débarrasse de tous vos paquets. Qui aurait su que vous arriviez pour le sûr ce soir on serait tous allés à votre rencontre.

Jacqueline.—Pétras, Pétras, je t'avais pourtant dit que ce cher enfant revenait aujourd'hui.

Petrus.—C'est vrai, mamzelle Jacqueline, mais depuis huit jours vous nous avez dit cela tous les soirs.

Bonsens.—Allons, allons, il n'y a pas grand mal, car en aidant ainsi ceux qui me donnent le plaisir de leur compagnie je fais acte de politesse et je m'assure que mes forces ne s'en vont pas trop rapidement. Comme vous voyez je n'y ai pas grand mérite puisque, sous une apparente humilité, je trouve un sujet d'orgueil. N'est pas alerte et jeune qui veut à mon âge.

Languille.—Non certes, et moi qui suis jeune j'avais peine à vous suivre Monsieur Bonsens, et vous me voyez tout en nage.

Petrus.—C'est que votre jeunesse est de la ville ! Bonjour Monsieur le ministre. Entrez donc vous reposer. Vous n'êtes plus jeune, ça se voit à vos cheveux.

Le ministre.—Ne vous y fiez pas : Tête de fou ne blanchit jamais. Bonjour mes enfants. Heureux de faire votre connaissance. L'an dernier je n'ai pu que vous entrevoir mais j'ai un peu entendu parler de vous autres ; il paraît qu'on vous tourne un peu la tête par ici. Mais je vais arranger bien vite tout ça. Voyons, qui est celui de vous autres qui s'appelle Quenoche, le célèbre Quenoche ?

Quenoche.—C'est moi monsieur, sauf votre respect prêt à vous servir.

Le ministre.—Vous avez qu'à voir !

Quenoche.—Vous voulez rire, monsieur le ministre.

Le ministre.—(Il chante sur un air bien connu, des canotiers)

Illustre Quenocheon, je voudrais, sans mentir
Que vous fussiez malade afin de vous guérir,
La itou tra. la. la la la la.

Quenoche.—Oh ! ça monsieur le ministre je vous avertis que si vous venez ici pour vous amuser à nos dépens vous pourriez bien ne pas rire le dernier. Si vous avez de la langue j'ai de la poigne !

Bonsens.—Voyons, voyons, Quenoche, ne te fâche pas, monsieur le ministre aime à rire mais c'est sans mauvaise intention. D'ailleurs il est notre hôte.

Quenoche.—C'est vrai, pardon, excuse. Mais voyez-vous Monsieur Bonsens je ne suis pas encore habitué aux belles manières des grands personnages.

Jacqueline.—Entrez donc monsieur le ministre et vous aussi monsieur Languille ; en deux tours de main j'ai arrangé vos chambres. Entrez, entrez, vous pourriez attrapper le serein.

Le ministre.—Dites donc que le serein pourrait nous attrapper et moi qui ai quelques mots à dire demain après les vêpres. Ah ! ah ! Tenez mademoiselle Jacqueline je vous estime sans vous connaître et je vous remercie de tout mon cœur. Je n'entrerai pas maintenant. Il faut que j'aille d'abord faire une visite à votre bon curé pour savoir ce qu'on dit et ce qu'on pense des affaires dans la paroisse. Monsieur le docteur Boudin, vous aurez bien la bonté de m'accompagner ; si je tombais d'apoplexie vous pourriez me saigner, ah ! ah ! ah !

Boudin.—Ah ! votre honneur veuillez bien croire que je n'attendrais pas cela. Je vous suis. (Ils sortent tous deux.)

Jacqueline.—Voyez donc, ce beau ministre, si c'est un peu grossier. Mais c'est peut-être sans le vouloir. Il m'a dit qu'il m'estimait sans me connaître. J'aime mieux être estimée de ceux qui me connaissent, moi.

Quenoche.—C'est comme avec moi, je vous demande ce que je lui ai fait pour qu'il fasse une chanson sur mon compte. Parcequ'on n'est pas de sa politique, c'est pas une raison pour qu'il nous vilipende comme ça. J'espère Monsieur Bonsens que vous lui direz son fait quand il reviendra.

Bonsens.—Tranquillise-toi, mon ami Quenoche, c'est une manière qu'il a de parler ainsi sans gêne, mais je t'assure que je ne pense pas qu'il soit aussi malin qu'on le dit. Tu verras.

Quenoche.—Oh ! je sais bien que vous pourrez lui tenir tête et lui dire son fait, mais tenez je crois qu'au fond il est plus méchant qu'il n'en a l'air pour tous ceux qui ne l'approuvent pas aveuglément. Il aime bien à se moquer des autres, mais n'aime pas qu'on rie de lui.

Bonsens.—Eh ! bien ne sommes-nous pas tous un peu comme cela ? Toi, moi les premiers.

Androche.—Vous avez bien raison. Mais il va bien être attrappé, ce ministre, s'il croit que Monsieur le curé va lui en dire long sur la politique de notre paroisse. Il m'a dit pas plus tard que ce matin qu'il ne se mêlait pas de ces choses-là ; qu'il aimait également tous ses paroissiens, les rouges comme les bleus. Qu'il n'avait à voir qu'à notre bonne conduite, à nous faire apercevoir de nos péchés et à nous les pardonner quand nous le méritons ; qu'on pouvait croire sans compromettre son salut qu'il faut de l'économie dans le gouvernement ; qu'il vaut mieux créer des écoles qu'une armée ; que l'on serait mieux si on payait le sucre, le thé, le café bon marché que cher ; qu'on serait mieux si on pouvait garder nos enfants avec nous que de les voir s'enfuir aux Etats pour y chercher de l'ouvrage. On dit que je suis rouge moi et pourtant c'est tout ce que je veux.

Jerémie.—Oh ! moi je ne suis pas rouge, Dieu m'en préserve, mais j'aimerais bien que tout ce que j'achète soit à meilleur marché et que ce que je vends soit le plus cher possible. Si la confédération doit nous amener tout cela je suis pour la confédération. V'là toute ma politique.

Androche.—Eh ! c'est la notre aussi. Mais à propos de confédération, dites-nous donc ce qu'on en pense à la ville, Monsieur Bonsens, vous qui en venez ; on ne peut plus se fier aux gazettes à présent ; les unes disent que tout le monde est pour, les autres disent que tout le monde est contre, c'est à y perdre la tête. Qu'en pensez-vous, monsieur Languille, vous qui voyez tant de monde ?

Languille.—Moi je n'en pense rien ; je suis avocat, je parle. Monsieur le ministre m'a fait l'honneur de m'inviter à venir

l'accompagner jusqu'ici afin de sonder un peu les opinions et de dire peut-être quelques mots à la porte de l'église afin d'éclairer un peu la population sur les affaires publiques.

Jean-Claude.—Mais quels sont vos principes ? De quel bord êtes-vous ?

Languille.—Vous verrez cela demain. D'abord en fait de principes j'ai pour principe de n'en avoir aucun, en politique s'entend. Je regarde cela comme une cause à plaider. Je suis d'un côté aujourd'hui et je fais de mon mieux, mais que dans huit jours mon client actuel soit ruiné et battu je ne suis pas assez simple pour me désoler et me couvrir de cendres. Non parbleu, je chercherai un autre client à perspective riante et ravauderai mon esprit pour trouver des arguments propres à renverser de fond en comble ceux que j'ai débités auparavant. Que voulez-vous mon cher Monsieur Jean-Claude, il faut vivre et je fais un peu comme vous ; quand le noble froment ne paie pas vous cultivez bien l'humble avoine. J'aimerais beaucoup mieux le parti politique qui me donnerait une bonne place bien payée avec peu de chose à faire que celui qui me ferait maigrir à ne me nourrir que de ses principes.

Jean-Claude riant.—Ce drôle de Monsieur Languille, il a toujours raison, même quand il me semble qu'il a tort. C'est vrai pourtant : il faut vivre

Quenoche.—C'est sans doute ce que diraient aussi les puces et les punaises si je leur reprochais leurs piqures, vous avez qu'à voir. Ça n'empêche pas que quand je peux les rejoindre je m'en débarrasse aussi vite que possible. Mais enfin, Monsieur Bonsens, que dit-on en ville de toute cette confédération ? a-t-on l'air bien satisfait ? La fête a été bien belle à ce que l'on dit.

Bonsens.—Il serait difficile de juger de l'opinion par des fêtes. J'ai entendu d'abord tirer le canon une grande partie de la journée. Mais les canons ont guère de principes comme vous savez et peut-être feraient-ils demain autant de fracas pour la république qu'ils en ont fait la veille pour le roi. Les soldats sont de grands enfants ; ils aiment le bruit et toute occasion d'en faire et de promener leur uniforme est pour eux jour de fête. J'ai rencontré une foule de gais promeneurs et de jolies promeneuses par les rues. Mais à les voir se sourire et chuchoter je me suis permis de croire que bon nom-

bre d'entr'eux posaient les bases d'une autre union que celles des provinces. Ils me semblaient tous fort contents, mais j'ai cru deviner que c'est parcequ'ils étaient bien sûrs qu'on ne les unirait pas sans les consulter ou contre leur consentement. J'ai voulu voir la proclamation de la nouvelle constitution. Il y avait beaucoup de chevaux ; pauvres bêtes qui ne s'en occupaient guères je pense, si ce n'est pour gémir en silence du surcroît de coups d'éperons que leur donnaient leurs cavaliers afin d'attirer par quelques caracolades l'attention des spectateurs. J'ai vu le maire de Montréal un brave homme qui avait une chaîne d'or autour du cou. Triste emblème pour l'occasion, m'a-t-il semblé, car on a dit quelque part que ceux qui croient que l'or fait tout sont prêts à tout faire pour de l'or. Chaîne d'or ou chaîne de fer, ni l'une ni l'autre ne conviennent à des hommes libres ; l'une ou l'autre est l'emblème de la servitude.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Toujours moi j'aimerais mieux celle d'or que celle de fer, monsieur Bonsens.

Bonsens.—Tu aurais peut-être tort. La chaîne de fer peut représenter le courage malheureux, l'autre n'est souvent que le prix de la corruption. Crois-moi, Quenoche, laissons-là les chaînes ; comme emblèmes elles ne disent rien de bon et ne sont utiles que comme instruments de l'industrie. Enfin ce bon monsieur le maire était dans un beau carrosse avec un monsieur à robe noire à moitié endormi et un autre Monsieur en habit rouge qui faisait voltiger au soleil les plumes de coq de son chapeau. Ils étaient tirés par quatre chevaux. On a voulu faire encore là sans doute un tableau allégorique. Les quatre chevaux représentaient les quatre provinces qu'on a attelées ensemble sans qu'elles l'aient demandé. Ces malheureux animaux étaient couverts d'écume. Ils suaient pour faire rouler voiture à trois classes représentées par les occupants du carrosse. La chaîne d'or figurait les députés qu'on tient par l'intérêt ; l'habit rouge indiquait l'armée permanente qu'on veut créer et qui sera plus belle qu'utile ; enfin le somnolent homme à robe noire et à tricorne non moins lugubre me faisait l'effet des employés publics qui ne font pas grand chose pour leur argent et dont le nouvel ordre de choses va multiplier énormément le nom-

bre.

Pétras.—Vous avez-vu bien des belles choses, père Bonsens, dont les grandes gazettes ne nous ont pas parlé. Ce que c'est que de voir par ses propres yeux!

Jean-Claude.—Oui quand on sait regarder. Pour moi je n'y aurais vu que du feu.

Bonsens.—C'est aussi ce qui m'est arrivé le soir au feu d'artifice. Pourtant cela m'a donné encore l'idée d'une méchante allégorie. Il m'a semblé que les fusées, les girandoles et les chandelles romaines ne faisaient que nous éblouir pour nous plonger ensuite dans une plus profonde obscurité au milieu de laquelle on ne reconnaissait plus rien. Je priais alors qu'il n'en fût pas ainsi de la confédération.

Languille.—Mais, enfin, monsieur Bonsens, vous ne nierez pas qu'il y avait partout beaucoup d'enthousiasme. Moi, par exemple, j'ai bu dans ma journée au moins dix verres de punch sans compter autant d'autres rasades moins aristocratiques. Tout cela en l'honneur de la confédération.

Bonsens.—Je dois avouer que j'ai rencontré ce jour-là beaucoup de ce genre d'enthousiasme. Je dois dire aussi que des cris assourdissants et des murmures d'évidente satisfaction accueillaient chaque pièce d'artifice; or comme les feux étaient en l'honneur de la confédération elle a pu prendre sa part des applaudissements; pourtant il n'est pas moins vrai que lorsque le maire, après avoir lu sa proclamation, demanda trois hourras pour la nouvelle constitution, sauf les soldats, et les gens des carosses officiels, peu de personnes parmi une immense foule répondirent à cet appel. On me montra comme vociférateurs deux ou trois employés dont le travail le plus laborieux est d'écrire le reçu de leur salaire; puis quelques avocats qui convoitent le banc et un aubergiste, probablement celui chez qui notre ami monsieur Languille faisait éclater sa joie.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Ce n'était donc pas la peine de faire les dépenses d'un voyage pour aller voir ça?

Bonsens.—Non, Quenoche, car j'ai vu encore une chose que j'avais oublié de vous dire et qui m'a attristé car elle m'a paru d'un mauvais présage. A l'ouest de la ville on a donné ce beau feu d'artifice dont je vous ai parlé et cela dans un endroit et un moment où tout le monde des alentours pouvait en jouir. Tout était bril-

lant et alla bien; on représenta le commerce, l'industrie, la prospérité, la concorde. Mais le quartier-est, celui qu'habitent plus généralement les canadiens français, ne fut pas aussi bien traité. Vers minuit, c'est-à-dire alors que tous les braves gens sont généralement endormis, les ordonnateurs de la fête vinrent faire partir quelques fusées avariées qui voltigeaient en menaçant de-ci de-là les spectateurs et éclataient plus souvent dans la foule que dans les airs causant un grand trouble et une affreuse confusion. Je priais encore la providence que cette différence remarquable dans la célébration ne fût pas l'indice du rôle que nous jouerons et du traitement qui nous est réservé dans le nouvel ordre de choses.

Jérémie Et qui a payé pour toutes ces belles pètarades?

Bonsens.—Tout le monde, mon ami; ceux qui ont voulu de la confédération comme ceux qui la redoutent.

Jérémie.—Mais, monsieur Bonsens, allez-vous dire que c'est juste? Moi je trouve que c'est une criante injustice et même pire que ça.

Bonsens.—Tu as tort mon bon Jérémie. Dans un gouvernement représentatif tout doit se faire d'après le vœu de la majorité. Si celle-ci fait des folies, la minorité doit s'attacher à lui démontrer la sottise de sa conduite et tâcher de prouver qu'il est possible de mieux faire en mettant à la tête des affaires des hommes plus sages.

Jérémie.—Mais en attendant notre argent est flambé.

Bonsens.—C'est vrai, mais l'on n'apprend bien que ce qui nous coûte quelque chose à connaître. Ainsi nous avons parmi nous bien des gens qui ne veulent rien avoir à démêler avec la politique à laquelle, disent-ils ils n'entendent rien, mais qui voudront bien vite en connaître long quand le collecteur de taxes ira frapper à leur porte, ce qui ne peut tarder d'arriver si toutes les extravagances projetées se réalisent.

Le Docteur Boudin entrant d'un air solennel et plus gonflé encore qu'à l'ordinaire. Je viens de laisser notre ministre avec monsieur notre curé. Dieu que c'était beau de les entendre discuter les affaires du pays! J'aurais bien voulu que vous eussiez pu entendre toutes les raisons que donnait notre ministre pour prouver qu'on ne doit élire que ceux qui



sont pour la confédération. Cela vous aurait confondus, bandes d'obstinés qui n'écoutez que Bonsens!

Bonsens.—Mais a-t-il confondu Monsieur le curé?

Boudin.—Je ne saurais trop qu'en dire. Toujours c'est impossible de confondre notre grand ministre. Notre bon curé avait beau lui dire qu'il ne comprenait pas comment il fallait voter pour M. Dunkin qui avait fait le plus beau discours contre la confédération; comment on ferait voter dans le Haut-Canada pour Monsieur Sanfield MacDonald qui avait combattu la confédération jusqu'à la dernière minute. Notre ministre ne lui céda rien et lui répondait que ces messieurs acceptaient la confédération parce qu'ils prenaient des portefeuilles. Monsieur le curé lui répliquait que peut-être il y en aurait bien d'autres qui accepteraient ce qu'on ne pouvait plus refuser et qui peut-être aideraient à faire marcher la constitution si on leur demandait leur coopération. Mais c'était comme rien notre ministre était inébranlable. C'est une dure tête et il fait bon d'être de ses amis.

Languille.—C'est ce que je me suis dit. Il est vrai que s'il tombe par suite de la confédération je ne serai peut-être pas un des derniers à dire à qui voudra m'entendre qu'il l'aura bien mérité.

Boudin.—Monsieur Languille c'est immoral ce que vous dites-là et j'en préviendrai monsieur le ministre,

Languille.—Vous vous émancipez, énorme docteur, et vous me faites immensément rire. Croyez vous que le ministre ne sait pas à quoi s'en tenir là-dessus? Il prend ses aides où il les trouve et en cela n'est pas manchot. Il se connaît en culbutes allez. Il a déclaré Brown un scélérat, puis un grand et honnête homme d'état, puis un plus grand scélérat que jamais. Il ne voulait point de représentation d'après la population et il a donné à Brown une si grosse représentation, qu'aidé des gens d'en bas il pourra nous mener tambour battant sans s'occuper de ce que nous pourrions dire. En trenté-sept il courait chercher des balles pour faire tuer les anglais et aujourd'hui il ne voit de beau que les balles de marchandises anglaises. Il disait ensuite que M. Sanfield MacDonald était un bon à rien, un révolutionnaire, un mauvais patriote voilà qu'on l'envoie chercher pour

être premier ministre du Haut-Canada. Ainsi vous voyez que notre ministre fait le saut de mouton quand cela lui convient. Je me mets à bonne école et je suivrai son exemple quand mon intérêt m'y forcera.

Boudin.—Tout cela n'empêche pas, mon petit Monsieur Languille, que notre grande reine a su reconnaître les services éminents que notre illustre ministre a rendus au pays puisqu'elle lui a donné ainsi qu'à ses collègues des autres provinces, l'ordre du bain.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir, c'est malice! Est-ce qu'elle leur a ordonné de se laver? à leur place je ne prendrais pas cela pour un compliment.

Boudin.—Quenoche, tu te perds en mauvaise compagnie. Je ne t'aurais pas cru capable de tenir un langage aussi peu respectueux vis-à-vis de nos autorités. Mais notre ministre va bientôt revenir et tu trouveras à qui parler, je t'assure.

Quenoche.—Oh! est-ce que je sais ce que c'est, moi, que ce bain-là. Les bains c'est bon quand on est sale ou quand on est malade et je n'ai voulu insulter personne. Savez-vous ce que c'est vous?

Boudin.—Tout ce que je sais c'est que c'est un grand honneur et c'est tout ce qu'il me faut. Je ne vais pas chercher des midis à quatorze heures et je suis bien fier pour mon pays de l'honneur fait à notre ministre.

Pétras.—Mais enfin qu'est-ce que ça rapporte? Expliquez-nous donc ça, Monsieur Bonsens

Bonsens.—Ce que l'on appelle l'ordre du bain, mes amis, est tout simplement un titre d'honneur accordé généralement aux militaires et qui est un acheminement à un titre de noblesse; il se donne quelquefois au mérite; mais le plus souvent il n'est dû qu'au heureux hasard qui favorise parfois les nullités. L'ordre du bain est fort ancien; il date du quatorzième siècle et a été institué par les rois normands qui conquièrent l'Angleterre; il a dû son nom au fait que certains chevaliers qui formaient la garde du roi prenaient un bain avant de se présenter au monarque. Leur vêtement consistait en un habit de fourrure teinte en rouge avec des glands d'or et des culottes pareilles. Il n'y a pas de paie attachée à cet honneur, seulement ceux qui en sont décorés sont exempts d'être bedeaux de l'église anglicane ou de remplir les devoirs de shérif.

(A Continuer)

